

Compte rendu du Colloque de sémiotique, 18-19 août 1976, Budapest.

John H. Pier

Volume 10, Number 3, décembre 1977

Sémiotique du discours

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500451ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500451ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pier, J. H. (1977). Review of [*Compte rendu du Colloque de sémiotique, 18-19 août 1976, Budapest.*] *Études littéraires*, 10(3), 553-561.
<https://doi.org/10.7202/500451ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

manières non linguistiques de signifier — qu'une attitude sémiotique franche pour laquelle le langage, le discours philosophique qui porte à son apogée la puissance de représentation universelle du Logos, ne serait qu'une des multiples postures cosmiques que l'humanité est capable de prendre.

La sémiotisation de l'être désigne un processus complexe où se rassemblent bien des fantasmes contemporains.

Un premier pas dans sa direction est la prise de conscience contemporaine du langage, lucidité qui a contraint la philosophie à considérer la promiscuité linguistique de la pensée et la dépendance de l'ontologie par rapport à la fonction référentielle du langage.

Mais la prise de conscience du langage n'a pas seulement troublé l'euphorie référentielle et ontologique; se dévoilant, le langage s'est retrouvé parmi des formes significantes extralinguistiques innombrables dont on dut soupçonner l'irréductibilité.

La fin de l'impérialisme du langage est solidaire de cette lucidité linguistique qui a mis un terme à la paisible assurance ontologique de l'homme et du discours.

Le règne de la *pensée* était étroitement lié à la souveraineté incontestée du discours au royaume des signes.

Certes le privilège du discours demeure largement inébranlé — et paraît philosophiquement incontestable; à preuve, les recherches en sémiotique qui sont les mieux armées sur le plan de la dénonciation de l'exclusivisme linguistique constituent aujourd'hui l'une des activités les plus *prolixes* qui soient.

Le discours résume, récupère et maîtrise encore sans peine sa propre contestation; non sans malaise, il est vrai, non sans le sentiment qu'il continue de bénéficier du privilège de son institution alors même que cette institution est menacée et avec elle la culture elle-même, si l'essence de cette dernière est fondamentalement symbolique, linguistique. Raidi depuis des millénaires dans la posture cosmique du discours, levant face au cosmos le monument solitaire du Livre, l'homme philosophe ressent le plus douloureusement et le plus incompréhensiblement — alors surtout qu'il veut comprendre et croit comprendre — la dislocation des membres pétrifiés de l'humanité. Rebelle à la détente, il répercute la dislocation dans sa propre écriture produisant un discours délirant, rompu, morcellement encore spéculatif de la posture spéculative, dissociation sans espoir du monument judéo-grec.

G. HOTTOIS

Université de Bruxelles, F.N.R.S.

Compte rendu du Colloque de sémiotique, 18-19 août 1976, Budapest

À la suite du Huitième Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée à Budapest, il se tint le 18 et le 19 août 1976, à l'Institut de la Culture Populaire de Budapest un colloque de sémiotique : Panorama des résultats récents de la sémiotique littéraire. Organisé et présidé par M. Vilmos Voigt, président du Comité de Travail de Sémiotique de l'Académie des Sciences de Hongrie, ce colloque fut suivi par plus de soixante-dix délégués représentant une vingtaine de pays.

Huit communications furent présentées, dont deux — celle de

M. Meletinsky (Moscou) et celle de Mme Nowakowska (Varsovie) — n'étaient pas à la disposition de cet auteur au moment de la rédaction. M. Hans-George Ruprecht (Ottawa) fit un bref rapport sur une des tables rondes du congrès — *semiotics and Comparative Literature* — dont il était président.

La première allocution fut celle de M. Lajos Nyirő (Budapest) : « La signification de l'œuvre littéraire et la sphère extratextuelle ». Son thème étant l'opposition diamétrale entre le texte littéraire et ses composants linguistiques et non-linguistiques, M. Nyirő proposa une théorie générale de cette opposition comme la source de l'« Être » de l'œuvre littéraire dans ses rapports avec la réalité. Une première étape est la distinction faite par Tynianov entre l'« autofonction » (« le rapport d'un élément quelconque avec la série d'éléments analogues à d'autres systèmes et à d'autres séries »), et la « fonction syntactique » (« la fonction constructive de l'élément donné », ou les lois internes d'une œuvre donnée) : l'autofonction est soumise à celle-ci dans l'œuvre, bien qu'elle la pré-suppose et la conditionne. Cette distinction renvoie à Mukarovsky, qui disait : « la dénomination poétique diffère de la dénomination communicative en ce que son rapport avec la réalité est affaibli au profit de son enchaînement sémantique dans le contexte ». L'opposition entre le texte et les phénomènes extratextuels peut par conséquent être la mieux observée sur le plan sémantique de l'œuvre.

Le premier degré de connexion entre ces deux domaines est la signification primaire des faits linguistiques comme signes constituants du texte; donc pour bien rendre compte de l'écart entre le signifiant et le signi-

fié, il est souvent nécessaire d'avoir recours à la référence primaire, qui « forme une ceinture autour du texte ». La signification primaire forme une tension non seulement avec la signification contextuelle, mais aussi avec les unités supra-segmentales (par exemple, un fait historique qui subit une mutation sémantique dans le texte).

Enfin, le texte littéraire forme un tout organique et cohérent — un tout organique dans la mesure où les unités significatives n'ont pas toutes la même portée, certaines de ces unités fonctionnant comme mots clef, comme thèmes-clef, etc., par lesquels elles fondent le sens de l'œuvre; un tout cohérent dans la mesure où les unités significatives ne peuvent signifier sauf dans le contexte global de l'œuvre. Ces traits textuels, en conjonction avec l'opposition dynamique entre le texte et la sphère extratextuelle, créent la signification littéraire.

MM. Károly Csui et Árpád Bernáth (Szeged, Hongrie) présentèrent ensemble *Literarisch relevante « Wiederholungstypen » in narrativen Textstrukturen unter dem Aspekt der Interpretation*. Il faut d'abord préciser que cette étude s'inspire de la « linguistique (ou grammaire) du texte », qui depuis cinq ou six ans fleurit (principalement) en Allemagne de l'Ouest. Pour constituer une théorie générale de la communication (dont la communication littéraire n'est qu'un cas) dans son contexte social, il faut une théorie linguistique qui va au-delà de la phrase — une linguistique du texte. Donc cette école « supplémentaire » la théorie syntaxique (telle qu'elle est conçue par la grammaire générative) de la théorie sémantique et surtout de la théorie pragmatique : les relations psycho-sociales entre les inter-

locuteurs, l'intention de l'énonciateur, la situation communicative, les présuppositions, etc., c.-à-d. les aspects non-linguistiques de la communication verbale. (Pour un bon texte d'initiation, voir S.J. Schmidt, *Texttheorie*, Munich, 1976).

Les deux types de « répétition » qui font l'objet de ce travail sont le « leitmotiv » et l'« emblème ». Pour les situer dans une théorie du texte, les auteurs adoptèrent la distinction faite par János Petőfi entre la structure du *texte* (avec ses composants sémantiques *in-tensionnels*) et la structure du *monde* (avec ses composants sémantiques *extensionnels*). La « co-textualité » se réfère à la sémantique intensionnelle, et elle fonctionne dans l'analyse par rapport à l'information explicitement manifestée dans la structure du texte analysé. La « con-textualité », par contre, se réfère à la sémantique extensionnelle.

C'est la fonction de l'« interprétation » d'ordonner les « représentations » de la sémantique intentionnelle selon celles de la sémantique extensionnelle afin de créer un monde textuel (*Textwelt*); celui-ci admet en revanche des sous-espèces (*Subwelten*), tels le monde rêvé, le monde désiré, etc. La langue elle aussi connaît non seulement des classes d'équivalences (phonèmes, morphèmes, etc.), mais aussi des classes d'équivalences « secondaires » par exemple, la rime, le rythme qu'on peut nommer « systèmes de règles secondaires » ou « codes poétiques ».

C'est sous ces classes secondaires qu'il faut placer le leitmotiv comme « une classe d'équivalences co-textuelles » sur le plan sémantico-thématique. La fonction du leitmotiv est — à travers la répétition de prédictions et de configurations prédi-

catives — d'engendrer des « significations secondaires » auxquelles correspondent des « mondes secondaires ». De plus, il est possible de créer une échelle pour la différenciation des fonctions du leitmotiv sur laquelle figureraient d'un côté les faits divers des mondes secondaires, de l'autre les répétitions du leitmotiv par rapport aux autres constituants sémantico-thématiques du texte.

La deuxième espèce de répétition — l'emblème — est à concevoir comme « une classe d'équivalences con-textuelles », la con-textualité comprenant ici le domaine à l'extérieur du monde du texte. Il s'agit là des informations encyclopédiques introduites dans le texte qui ne peuvent être systématiquement intégrées à sa structure sémantique. Étant (comme le leitmotiv) une répétition, l'emblème produit lui aussi des « mondes secondaires » : « C'est un processus qui, fondé sur l'identification des représentations co-textuelles à ses interprétations con-textuelles, consiste à 'ajouter' (*hinzufügen*) une représentation d'ordre sémantique intentionnel à une interprétation d'ordre sémantique extensionnel dérivée d'un système contextuel, et à interpréter en vue de la signification secondaire du texte ». Ce qui importe dans l'étude de l'emblème, c'est dans quelle mesure il (en tant que relation d'équivalence con-textuelle) contribue à la signification secondaire du texte, et sous quelles conditions il peut devenir un leitmotiv.

M. Csúri résuma en soulignant que l'emblème est toujours dans une position de dépendance par rapport au leitmotiv. Au moyen de ce principe, on peut distinguer entre les emblèmes potentiels et les emblèmes réalisés, comme on peut observer les modifications apportées à la fonction

sémantique des significations emblématiques par rapport au système con-textuel d'origine.

M. Bernáth reprit la distinction co-texte/con-texte pour proposer une théorie de l'interprétation. L'interprétation n'est pas à concevoir comme l'attribution d'un « sens » au texte, mais plutôt comme une « opération du lecteur » sur la structure arbitraire du texte. La structure du monde du texte est arbitraire pour le lecteur dans la mesure où pour lui la vérité ou la fausseté des « faits » (*Sachverhalt*) introduits dans le texte est inconnue, mais connaissable. La vérité du monde du texte étant toujours indépendante de ce monde, le lecteur n'a pas accès à cette vérité sauf dans l'interprétation conçue comme « un monde qui interprète le monde du texte » (*eine textweltinterpretierende Welt*). L'opération du lecteur consistera en deux espèces d'« explication » (*Erklärung*) — l'une analogue à la con-textualité, l'autre à la co-textualité.

L'explication A est une opération d'évaluation qui se situe entre les faits du monde du texte et l'interprétation de ce monde. La correspondance entre ces deux parties composantes du texte étant variable, la « circonférence » (*Umfang*) du monde du texte se fonde sur le degré plus ou moins grand de « textualité potentielle » (*Vertextbarkeit*).

Cette première explication relevant des rapports entre le monde du texte et le monde hors du texte, elle est non-littéraire.

L'explication B, par contre, est littéraire parce qu'elle concerne la vérité ou la fausseté des faits à l'intérieur du monde du texte. Il ne s'agit pas ici d'une opération du lecteur sur le monde du texte et sur l'interprétation de ce monde, mais d'une

opération sur le monde du texte et sur un filtre médiateur de mondes divers (ou un modèle du monde du texte). On peut concevoir l'explication B comme « un texte qui établit le monde du texte » (*ein textweltetablierender Text*). Enfin, c'est dans cette deuxième explication qu'il faut situer les répétitions du texte : le leitmotiv comme les « méta-faits » (*Metasachverhalt*) du modèle, l'emblème comme les « méta-faits » du méta-modèle.

Pour illustrer ces principes, M. Bernáth montra brièvement comment ils se manifestent dans la structure macro-narrative d'une histoire par H. Böll, « Der Zug war pünktlich ». D'abord il précisa que dans un récit une suite d'événements constitue une histoire quand deux traits distinctifs se rapprochent; une rupture dans cette suite produira une « pré-histoire ». Dans le texte de Böll il y a d'une part deux pré-histoires : leur structure comporte un leitmotiv (c.-à-d. une co-textualité ou une sémantique intentionnelle), les attributs de l'héroïne Olina, par exemple, suivant une progression de « créature féminine » à « yeux doux et tristes ». D'autre part, l'histoire elle-même est analogue à l'emblème (c.-à-d. la con-textualité ou la sémantique extensionnelle) : Olina comme « messenger des cieux » et ses « cheveux d'or d'un ange » relevant du symbolisme religieux, une opération du lecteur sur ces expressions n'est pas possible à l'intérieur du monde du texte, mais seulement par recours aux relations entre le monde du texte et l'interprétation.

Avec la communication de M. Robert Chumbley (Baton Rouge), « For a Pre-lude to Semiotics of the Literary Text », on arriva à une des problématiques centrales de la sémiotique : la nature du signe littéraire.

En adoptant la théorie du signe proposée par Peirce (une « rhétorique pure » qui mettrait à jour les lois par lesquelles un signe engendre un autre), M. Chumbley souligne l'importance primordiale pour la sémiotique d'une science de la « sémiose ». Celle-ci est définie comme « un échange réversible du signe comme chose et du signe comme relation ». On peut lier cette conception de la sémiose à la distinction faite par Kenneth Burke entre la « signification sémantique » (dont la fonction est de dénommer et de fixer tout ce qui existe) et la « signification poétique » (dont la fonction est d'évoquer et de suggérer ce qui n'est pas strictement dénommable). Un « texte sémantique » serait un texte qui spécifie ses références et leurs relations, tandis que le « texte poétique » résiste en principe à toute signification fixe; il est pourtant possible de la « sémantiser » par une lecture qui accepte telles normes, ce qui est le cas, par exemple, du côté de l'histoire littéraire traditionnelle.

Un autre domaine caractérisé par la signification non-située est le jeu. Le jeu est un système de règles appliqué à tel champ de comportement qui d'un côté peut être sémantisé (par exemple la lecture selon les règles génériques), mais qui d'un autre côté manifeste des possibilités créatives d'ordre pré-sémantiques et de valeur tautologique (« Le domaine de la sémiose, c'est le texte en train de s'informer ».). Ce qui importe dans la lecture comme jeu, c'est la discontinuité entre la sémantique et la poétique, entre la sémiotique et la sémiose.

Mais c'est cette discontinuité même qui (dans le cadre du texte poétique) exige de la part du lecteur une certaine sémantisation de la sémiose. Là où les rapports sens/rela-

tion sont plus ou moins fixes dans le texte sémantique, dans le texte poétique ils sont interchangeables. Dans les deux cas il est une question des règles de communication (c.-à-d. des règles de sémantisation) parce qu'il s'agit de l'intersubjectivité des interlocuteurs. Ça ne veut pas dire qu'il existe une lecture subjective et une lecture objective; mais on peut appeler « mécompréhension » toute substitution illicite de la poétique pour la sémantique ou de la sémantique pour la poétique.

M. Chumbley conclut en soutenant la rhétorique pure de Peirce. Pour rendre explicite cette théorie, il faut, dit-il non une théorie de la sémiotique intersubjective, mais « une façon de signifier en termes sémantiques intersubjectifs l'expérience poétique de la lecture herméneutique »; il faut développer une théorie qui expliquera comment le sens d'un signe se convertit en une signification non-située et comment son aspect sémantique se rend poétique.

Un autre aspect de la sémiotique littéraire — l'énonciation — fut traité par M. John Pier (New York) dans sa communication, « l'Instance narrative de *L'Innommable* de S. Beckett ». Sans entreprendre d'esquisser une théorie pragmatique (ou communicative) générale, le but de cet essai fut de réaliser dans le domaine de la théorie narrative la notion de « l'instance de discours » proposée par Émile Benveniste. Cette notion est déjà reprise par Gérard Genette dans « Discours du récit : essai de méthode » (*Figures III*, Paris, 1972), où l'instance narrative est envisagée comme les rapports entre le « récit » (« le discours ou texte narratif lui-même ») et la « narration » (« l'acte narratif producteur et... la situation réelle ou fictive dans laquelle il prend place »);

il s'agit, en d'autres mots, de la façon dont la narration comme acte verbal entre le narrateur et le narrataire est impliquée dans le texte narratif.

L'instance narrative consiste en deux étapes. La première est le « niveau narratif »; *L'Innommable*, par exemple, est « intradiégétique » parce que ses personnages et ses événements sont situés au niveau du récit premier. L'autre étape est la « différence de niveau » : l'instance narrative proprement dite de ce roman est « extradiégétique » parce que son acte d'énonciation (ou acte narratif) est un acte (littéraire) du narrateur situé hors de l'univers spatio-temporel désigné par le récit. La « voix » du narrateur, enfin, signale un rapport entre l'énoncé et le sujet de l'énonciation, et (au contraire du terme de « personne ») ne repose sur aucune équivalence pré-établie entre les pronoms personnels et les entités psychologiques. La voix de *L'innommable* est « homodiégétique » parce que son narrateur, présent dans l'univers diégétique qu'il raconte, est désigné par « je ». L'utilité de cette terminologie est d'avoir distingué entre le point de vue d'un récit et son instance narrative.

Ces catégories peuvent être nuancées pourtant par une théorie syntaxique du verbe narratif. Une telle théorie fut développée par Harald Weinrich (*Tempus — Besprochene und erzählte Welt*, 2^e éd., Stuttgart, 1971), qui, en niant au temps verbal la notion de temporalité, dispose trois catégories syntaxiques du verbe. La première est l'« attitude de locution » (*Sprechhaltung*), qui oppose aux verbes de « tension » les verbes de « détente »; cette distinction relève de celle entre le monde « commenté » et le monde « raconté », et elle ressemble à celle faite par Benveniste entre « discours » et

« histoire ». La deuxième est la « perspective de locution » (*Sprachperspektive*), qui concerne la synchronisation et la non-synchronisation du temps de l'action et du temps du texte : un passage du passé composé au plus-que-parfait, par exemple, constitue une « rétrospection », tandis qu'un passage dans l'autre sens constitue une « prospection ». La dernière catégorie est « la mise en relief » (*Reliefgebung*), un principe textuel du monde raconté qui oppose l'« arrière-plan » (à l'imparfait) au « premier plan » (au passé simple), et qui sert à contester les théories de l'aspect verbal.

En employant ces deux théories, M. Pier analysa un passage de *L'Innommable* (Ed. de Minuit, 1953, pp. 184-7) qui traite de la transition de Malone à Worm sous forme d'une fable qui raconte le transfert d'une quantité d'eau d'un récipient dans un autre au moyen d'un dé. Mais (et nous en abrégons l'argument) cet événement étant raconté en forme d'une phrase conditionnelle (« si » + conditionnel I), il ne se constitue pas vraiment comme une histoire. Il est intéressant que vers la fin de ce passage il se produise une rupture du « je » en un « je » agent de la narration et un « il » agent de l'action, ce qui suggère non seulement que leur fusion dans l'« histoire » n'était enfin qu'une illusion, mais aussi que le récit beckettien soumet rigoureusement l'histoire (ou le contenu) à la narration (l'acte énonciatif de l'agent de la narration). *L'Innommable*, en déclarant à un certain moment « Rien de passé », affirme que l'« histoire » de Malone se transformant en Worm n'eut pas enfin lieu. Mais ce qui est encore plus important, c'est le dynamisme de la narration beckettienne : « L'instance narrative du roman, extradiégétique quand l'Innom-

mable discourt sans raconter, devient intradiégétique au moment où il se met à 'raconter' les expériences de ses personnages. Quand l'Inomable emploie 'il' pour désigner un personnage, l'instance intradiégétique est assez évidente; mais quand il désigne un personnage par 'je', il s'efforce de se nommer 'dans' son propre acte narratif (l'histoire du 'transvasement' n'est enfin qu'une métaphore pour ce processus), et l'instance intradiégétique se dissimule ». C'est au moyen d'une analyse de l'instance narrative comme un cas particulier de la théorie de l'énonciation et d'une analyse des fonctions syntaxiques du verbe narratif qu'on peut établir le statut du narrateur par rapport à son discours.

Dans sa communication « A Proposal for Assessing Validity in Interpretation », Mme Luanne Frank (Arlington, Texas) esquisse une méthode d'interprétation littéraire qui, ne s'appuyant ni sur l'intentionnalité de l'auteur, ni sur la compétence du lecteur, mais sur une interaction entre les deux, accepterait le texte lui-même comme la source la plus sûre des informations textuelles, comme le modèle par lequel on devrait vérifier toute interprétation. Ce qu'il faut, c'est moins une technique pour la création de nouvelles interprétations qu'une méthode pour vérifier les interprétations qui existent déjà. Les deux critères fondamentaux pour juger une interprétation sont : 1) la fidélité des structures du modèle à celles du texte interprété; 2) la fidélité du modèle au système culturel duquel il provient. C'est le premier de ces critères qui fut examiné par Mme Frank.

Le premier principe à suivre, c'est que le texte représente à la fois le début et la fin du cercle herméneu-

tique. Bien que la vérification du modèle d'un texte puisse être soit du côté de l'auteur, soit du côté du lecteur (ou même des deux), ce n'est enfin qu'à partir du texte qu'on doit interpréter. Un autre principe est que le texte se constitue par une disposition stable et invariable des relations entre ses parties : une lecture qui modifierait ces relations ne sert qu'à déformer le texte. Enfin, le texte peut supporter simultanément des interprétations diverses, sans qu'elles se contredisent : elles peuvent même se compléter. Mais ce qui justifie au fond les interprétations dans leur diversité, c'est moins les rapports entre elles que leur correspondance au texte.

Pour arriver à une interprétation acceptable, Mme Frank se référa brièvement à *Penthesilea* de Kleist. Elle suggéra qu'une étude soignée des images de ce drame montrerait que leur régularité est liée au processus particulier de sémiologie qui caractérise le texte — ce qui chez la critique kleistienne reste jusqu'ici presque inaperçu. On peut dire, en somme, que c'est en examinant les interprétations déjà développées d'une œuvre littéraire par rapport au texte lui-même que le critique peut dévoiler des relations structurales du texte pour arriver à une interprétation acceptable.

L'importance pour l'analyse narrative littéraire des études structurales du mythe inaugurées par Propp et développées par Lévi-Strauss est déjà bien connue. Dans sa communication « Mytho-Poetics and Mytho-Logic », M. Mihály Hoppál (Budapest) proposa une réforme des études du mythe qui y intégrerait certaines recherches linguistiques, narratives et logiques orientées principalement sur le texte littéraire : celle dite la « théorie (ou gram-

maire) du texte ». Fondamentale à la théorie du texte est la notion (introduite par János Petőfi) de structure du texte/structure du monde et les corrélations diverses qui existent entre ces deux structures. M. Hoppál voudrait voir dans l'étude du mythe une théorie du *texte* mythologique, répartie de la même façon que la théorie du texte littéraire.

Pour la théorie du texte, la littérature est un système communicatif secondaire appliqué aux structures des langues naturelles. En termes du texte mythologique, les langues naturelles forment un code primaire, tandis que le mythe est un système secondaire de signes constitué d'une part d'une grammaire narrative, d'autre part de certaines règles mytho-poétiques (par exemple le binarisme). Donc un mythe donné (comme tout autre texte) constitue un « monde » : ce monde se manifeste dans le texte au moyen d'un ensemble de propositions logiques. L'expression « monde » n'est pourtant pas à comprendre au sens figuratif (par exemple « le monde mythique » des peuples primitifs décrit par Lévy-Bruhl), mais au sens logique-sémantique. Pour examiner rigoureusement la notion de monde (textuel), il faut passer de la poétique à la logique.

La première étape est la logique modale, et comme point de repère, M. Hoppál adopta la théorie de Greimas où l'énoncé (constitué d'un actant, ou un nom, et d'une fonction, ou un verbe), se répartit en un énoncé narratif et un énoncé qualificatif. Le premier type peut être soit actif (avec un sujet et un objet), soit communicatif (avec un locuteur et un allocutaire); ses sous-classes sont (a) les modalités (Je veux, peux . . .), et (b) son objet, qui est un autre énoncé narratif (raconter une

histoire). En abrégant l'argument, nous pouvons dire que ces distinctions sont à la base de la notion importante de « monde possible », qu'on peut définir comme un « état » (*state*) fixé à un certain moment. Une « description de l'état » (*state description*) est un ensemble de propositions vraies qui décrit tel monde possible (à un moment fixe) : il est essentiel pour une telle description qu'elle soit bien formulée parce que c'est sa formulation qui est liée profondément à la cohérence (c.-à-d. à la vérité ou à l'acceptabilité) du texte.

Une autre étape importante de l'aspect logique du texte est « interprétation extensionnelle » : la grammaire d'un texte donné doit montrer le monde extérieur en train de se manifester dans ce texte. Il s'agit en effet de critères tels qu'une liste d'objets des sous-mondes qui se trouvent dans le monde textuel, la vérité/fausseté des faits/événements situés dans les sous-mondes, etc. Par là il est possible de voir quelles sont les corrélations entre le texte et le monde concret et comment le texte constitue un (des) monde(s) possibles(s) : le monde réel, le monde de croyance, de connaissance, de rêve, le monde mythologique, etc. C'est au moyen de ce concept de monde possible qu'on peut fonder une théorie logique et cohérente du texte mythologique.

Les points de vue des conférenciers — parfois divergents — soulèveront la possibilité d'un nombre d'échanges intéressants. Quelques-uns des sujets à débattre auraient pu être : l'ontologie de la signification littéraire (M. Nyirő); les rapports entre l'interprétation et le modèle (Mme Frank, MM. Csúri, Bernáth); une comparaison de l'interprétation et de la sémantisation (Mme Frank, M. Chumbley); les rapports entre la

sémantique et l'énonciation (MM. Chumbley, Pier); une comparaison du monde possible et de l'univers diégétique (MM. Csúri, Bernáth, Hoppál, Pier). Cette liste n'épuise évidemment pas les possibilités pour des discussions sur des questions sémiotiques importantes. Il est dommage que les interventions aient été limitées à des questions portant sur

des clarifications et qu'aucun échange approfondi et détaillé ne se soit développé.

La publication à Budapest des actes du colloque est envisagée, mais aucune date ne fut fixée.

John H. PIER

New York University